

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 24

Artikel: Statues
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192374>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

moo, qu'êtai on bin dzeinti coo, et tro-
vavont ti dou que l'êtai bin dè regrettâ.

Lo gaillâ qu'arrevâvè pè lo trein, étai-
venu avoué sè z'haillons dè grisette et
son tsapé dè paille, et quand ve l'autro
tot vetu ein nâi et avoué on grand tsapé,
lâi fâ :

— Por mè su venu sein férè tant d'his-
toirès, kâ su mau à me n'êse avoué mon
tsapé dè coumenion et mè z'haillons dè
noce.

— Portant, lâi repond son cousin,
quand on va à ne n'einterra ein reing dè
pareint, l'est pe convenablio dè se veti
ein nâi et dè metfrè lo grand tsapé.

— Acque! se lâi fâ l'autro, vo z'autrès
dzeins dè pè la vela, vo z'êtes bin drôlo;
et mè ye dio que se faut tant dè manâ-
rès et dè complimeints, n'ia pemin dè
pliési d'allâ à ne n'einterrâ !

POMPON.

PAR J. BARANCY.

(FIN)

Plusieurs mois plus tard seulement, l'idée
me vint de retourner à la chaumine.

Les deux pommiers dont les branches ef-
fleurait son toit étaient maintenant cou-
verts de feuilles délicates, car avril naissait
à peine et, assise sur le seuil de la porte
ouverte au doux soleil printanier, une jeune
fille de dix-sept à dix-huit ans, très pauvre-
ment vêtue, cousait d'un air mélancolique.

A mon approche, elle leva la tête et ses
yeux bleus m'interrogèrent.

— Je voulais en passant, lui dis-je, savoir
des nouvelles du père Narcisse et de sa
femme. Ne pourrais-je les voir ?

— Ma grand'mère est à la ville, répondit-
elle d'une voix harmonieusement timbrée;
quant à mon pauvre grand-père, il est mort
depuis trois mois.

Le vieil infirme était mort ! Soudain les
paroles de Laïde me revinrent en mémoire :

« Si Pompon ne rentrait plus, il mourrait
d'ennui... »

Et le petit frisson d'autrefois me courut
encore sur la chair.

— De quoi est mort votre grand-père ? de-
mandai-je à la jeune fille.

— Il était très vieux, dit-elle, et n'avait
plus, le pauvre, tout son esprit à lui. Il est
mort d'ennui parce que... peut-être ne le
croirez-vous pas et c'est vrai pourtant !
parce que... Pompon, un chat auquel il te-
nait beaucoup, a quitté le logis et n'est
plus revenu. Que voulez-vous ? On aurait
cru un petit enfant pour l'entendement.
N'empêche que nous avons un gros chagrin,
allez !

Du revers de sa main, elle essuya deux
larmes qui glissaient sur ses joues.

— Entrez, monsieur, reprit-elle, ma grand'-
mère sera bientôt là.

J'aurais bien voulu rester quelques ins-
tants de plus avec cette charmante fille,
dont les yeux clairs, souriants en dépit de
sa tristesse, donnaient un charme étrange
à son visage hâlé de petite paysanne, mais
l'idée de revoir Laïde mettait un vague effroi
au fond de mon âme, comme si, réellement,
j'eusse été la seule cause de son deuil.

Je la quittai donc et elle ne me retint pas,
mais elle me suivit des yeux, car, en me
retournant, je l'aperçus, baissant brusque-
ment la tête sur son ouvrage et je contem-
plai une minute son gracieux profil incliné.

Il se passa bien ensuite six semaines sans
que je fusse à même de quitter l'auberge ;
mais dans cet intervalle je questionnai quel-
ques personnes sur les habitants de la
chaumine, et j'appris ainsi que Laïde Verlet
se trouvait dans la misère depuis la mort
de son mari, parce qu'on lui avait supprimé
la modeste pension dont il bénéficiait. Main-
tenant, elle n'arrivait plus à subvenir à ses
besoins et sa petite-fille Germaine allait être
forcée de se placer comme servante. Que
deviendrait alors la pauvre aînée, à son âge,
isolée dans cette campagne ? Encore fallait-il
que Germaine trouvât une place avant la
Notre-Dame d'août, chose peu probable.

Sans trop savoir pourquoi, je me montrai
dès lors nerveux et inquiet et je me surpris
m'accusant de leur sort précaire.

Je cherchais bien à me persuader qu'elles
ne pouvaient y échapper, le vieux Narcisse
étant depuis longtemps condamné par son
infirmité, mais j'eus beau faire, je pensais
toujours à Laïde ainsi qu'à Germaine, à
Germaine surtout dont le joli visage me sui-
vait jusque dans mes rêves, et cela me fai-
sait grande pitié de savoir qu'elle souffrait,
si bien que, n'y tenant plus, je demandai un
jour à mon père s'il ne la voudrait pas
comme servante à l'auberge, lui affirmant
qu'on la disait sage et travailleuse autant
que jolie.

Mais mon père refusa, alléguant que ce
qu'il fallait à l'auberge, c'était une bonne
grosse maman et non pas une jeune et jolie
fille.

Cette réponse me peina beaucoup et, le
tantôt, mû par je ne sais quel sentiment, je
me rendis à la chaumine où, cette fois, je
rencontrai Laïde.

Elle me reconnut très bien et, Germaine
lui ayant fait part de ma précédente visite,
elle me remercia et m'e raconta ses peines
comme à un ami.

Bien qu'elle ne m'en priât pas, je lui pro-
mis de m'occuper d'elles. Mon père con-
naissait beaucoup de gens et nous trouvâ-
rions bien quelque bonne âme compatissante
à leur misère.

Enfin, je les réconfortai de mon mieux et
les laissai moins chagrines.

Huit jours après, je leur fis une nouvelle
visite, puis encore le semaine suivante.

Elles étaient de plus en plus pauvres et
attendaient avec une impatience quasi fébrile
la louée des domestiques.

— Ah ? murmura parfois Laïde, en arri-
vant à remercier son mari plus encore pour
ses modiques ressources que pour lui-même,
ah ! si Pompon n'était pas parti ! L'ingrat
Pompon !

Hélas ! n'était ce pas moi qu'elle aurait dû
accuser ? N'étais-je pas la cause indirecte
de leur détresse ?

Oui, certes, et j'éprouvais une joie à me
le répéter parce que, ayant causé le mal, je
devais maintenant y remédier, et je ne
voyais qu'un moyen d'atteindre mon but,
moyen qui faisait battre mon cœur d'aise
quand j'y réfléchissais.

— Je... je voudrais me marier, dis-je un
jour à mon père, et si vous y étiez consen-

tant, je prendrais pour femme... Germaine
Verlet.

— Cette petite que tu me conseillais de
louer servante à l'auberge ? Allons, tu es fou !

— C'est que je lui dois une réparation, ré-
pliquai-je maladroitement.

Et comme il me regardait, ne comprenant pas,
je lui pris les mains, le forçai à s'asseoir
et lui racontai, ce que je n'avais pas
encore fait, l'aventure du fameux lapin de
garenne fricassé par moi-même, auquel je
me gardai bien de goûter et que mes cam-
rades déclarèrent n'être qu'un vulgaire lapin
de choux...

— Brigand ! me dit-il, en riant malgré lui,
le singulier ragot que tu nous as servi là.

Il riait, il était désarmé ; j'en profitai pour
plaider ma cause et, mon éloquence amou-
reuse m'entraînant toujours, il dut m'inter-
rompre.

— Eh ! fit-il, que je la connaisse au moins,
cette petite ! Je ne regarde pas à l'argent,
mais faut-il encore qu'elle possède bien les
qualités dont tu me parles...

Je me levai et j'embrassai avec effusion
mon père, le meilleur père du monde
entier.

Un mois après, j'épousai Germaine et il y
eut, à cette occasion, un grand festin dont
on garde encore le souvenir à Mégis.

Voici longtemps de cela et bien des événe-
ments se sont passés depuis. La vieille
Laïde, qui vint demeurer chez nous, est
morte ainsi que mon père. Que Dieu ait
leurs âmes ! Nous les avons bien regrettés
et les regrettions encore.

Il nous est arrivé les premières années de
notre mariage une trinité de beaux enfants
dont l'aîné, un garçon épris de grand air et
de liberté, n'a aujourd'hui, comme moi autrefois,
qu'une passion en tête : celle de la
chasse. Mais s'il a mes goûts, il n'a point
ma maladresse et Tant-Belle, une descendante
de Tout-Beau, est joliment fière de
son maître.

Je ne lui ai jamais raconté à la suite de
quelle circonstance j'ai épousé sa mère ; ma
chère femme elle-même l'ignore encore,
mais c'est égal, je ne croyais pas me pré-
parer un avenir si tranquille et si heureux en
tant qu'un soir de méchante humeur, Pompon,
le chat du vieux Narcisse.

Statues. — Nous apprenons avec
plaisir que, sous l'initiative de l'un d'entre eux,
quelques Lausannois ont eu la
charmante et généreuse idée d'acquérir,
par le produit d'une souscription, les
deux belles et grandes statues de *Démocrite*
et de *Sophocle*, placées à l'occident
du Temple de St-François, pendant les
fêtes universitaires. Ces statues, gracieusement
offertes à la Municipalité de
Lausanne, pour être placées sur la pro-
menade de Montbenon, ont été déposées
provisoirement, il y a déjà bien des jours,
dans le sous-sol du Palais-de-Justice.
Puissent-elles ne pas y rester trop long-
temps.

Montbenon est en fleurs, ses beaux
ombrages et ses pelouses sont superbes,
et nous sommes persuadés que ces
deux grands personnages de la Grèce

antique seraient enchantés de sortir de leur sombre prison pour jouir de ce réjouissant spectacle. Ils feraient un fort bon effet, croyons-nous, sous les grands arbres qui sont au midi du palais. On pourrait les placer aussi, l'un à droite et l'autre à gauche de la fontaine, afin de détourner un peu l'attention de l'affreux couvercle de vol-au-vent qui en couronne le motif central.

M. le directeur des travaux, n'oubliez pas que Démosthène et Sophocle, prisonniers, attendent de vous leur délivrance.

Pourquoi le rossignol ne chante-t-il que pendant la nuit ?... La cause de ce fait remonte au cinquième jour de la création, où Dieu fit les oiseaux. Ce jour-là, les nouveaux créés s'étaient rassemblés dans une clairière de l'Eden pour se féliciter mutuellement du bonheur d'être au monde.

La première chose qu'ils firent, naturellement, fut de se toiser du bec aux pattes.

Le colibri fut mal reçu : il était trop joli. On traita l'hirondelle de pimbêche ; on l'accusa de tirer vanité de sa tenue mondaine, habit noir et gilet blanc ; la mésange fut appelée effrontée parce qu'elle était gracieuse ; le perroquet allait recevoir un mauvais compliment lorsqu'il s'avisa de parler. Tous les oiseaux éclatèrent de rire et lui pardonnèrent d'être beau parce qu'il était bête.

Le rossignol, gris, terne, laid, timide, avec ses ailes trop longues et sa tête de bohème malheureux, fut déclaré du meilleur ton : il n'écrasait personne. Tout le monde était charmé de sa modestie, qui semblait à chacun un aveu d'infériorité. L'aigle, malgré sa fierté et sa jalousie de parvenu, lui offrit une cerise ; la chouette, envieuse et sournoise, lui déterra un vermissois ; et le moineau, bon garçon, s'en alla cueillir un liseron plein de rosée pour le faire boire.

Le rossignol, en homme qui connaît son monde, voulut remercier la société de ce cordial accueil. Après avoir becqueté la cerise, dégusté le vermissois et vidé le liseron, il se mit à chanter.

Un silence se fit : ce silence hostile de l'admiration envieuse qu'on force.

Puis l'aigle dit avec condescendance :

— Délicieux, mais c'est toujours la même chose !

La chouette :

— C'est bien grêle... cela manque d'ampleur.

Le perroquet :

— Au moins, s'il chantait juste !

Le moineau :

— Du sentiment ! oh ! mince alors !... J'aime mieux : « Il n'a pas de parapluie ! »

Et lorsque le divin menestriel eut

achevé sa chanson, aucun oiseau n'alla lui serrer la patte.

Surpris, il leva la tête, lut la jalousie, — cette bassesse suprême, — dans les yeux de son auditoire et, dégoûté de la boue où les perles éoliennes de son gosier venaient de tomber, il s'envola vers la plus haute cime d'un platane et s'y blottit, blessé comme devait l'être le cœur et le génie la première fois qu'ils rencontrèrent l'homme.

Les oiseaux, furieux, se poussèrent de l'aile et se dirent :

— Attendons, il va se remettre à chanter ; nous le sifflerons d'importance.

Mais il ne chanta pas. Il ne chante plus guère que quand les envieux sont couchés.

Ensuite que ceux qui vont l'écouter lorsque, entre minuit et deux heures, il vocalise son hymne à la nuit, sont les amoureux et les poètes qui, portant l'idéal en eux, n'envient rien et ne jaloussent personne.

(*La Famille, de Paris.*)

On célébrait, il y a quelque temps, le mariage de Mlle X. Je dois reconnaître que la fiancée, pourvue de toutes les qualités morales qui assurent le bonheur et l'estime dans l'intérieur, n'a pas toutes les qualités physiques qui peuvent charmer et rendre fier un mari. Elle a plus de vertus que de physionomie, et elle pousse cette dernière privation jusqu'au superlatif.

Le prêtre chargé de bénir les époux leur récitait une petite allocution écrite :

— Mademoiselle, commença-t-il, il y a beaucoup de jeunes filles qui attachent leur bonheur et leurs espérances à des avantages frivoles, aux dons de la jeunesse et de la beauté. Aussi, quand la jeunesse s'en va, quand la beauté passe, les voilà désespérées et malheureuses : vous n'avez pas cela à craindre, vous, mademoiselle, vous êtes « laide »...

Ici, l'orateur s'interrompit pour tourner son feuillet ; vous jugerez l'effet de ce mot terrible dit par un ministre de la vérité à une jeune fille, en présence de son fiancé, de ses parents, de ses amis. Un mouvement d'étonnement, presque d'indignation parcourut l'assistance. Mais l'orateur, qui avait tourné son feuillet et repris son haleine, continua ainsi :

« Vous êtes l'aide et le soutien des pauvres. »

Souscription DAVEL

Liste précédente. Fr. 84 —
M. Edgar Rochat, au Pont
(Vallée-de-Joux) » 2 50
Total. . Fr. 86 60

THÉÂTRE. — On nous annonce, pour le mardi 16 juin, une représentation théâ-

trale qui ne peut manquer de faire belle salle, malgré la saison avancée. **Mlle Réjane**, de l'*Odéon*, et **M. Baron**, des *Variétés*, avec le concours de nombreux artistes de ces deux théâtres, nous donneront le grand succès des *Variétés* :

MA COUSINE

comédie nouvelle en trois actes, de M. Henri Meilhac, de l'*Académie-Française*. On commencera par *Paturel*, comédie en un acte, du même auteur.

Pensées.

N'ayez pas la manie du calembour. Rien n'est plus vulgaire. Cherchez l'esprit dans l'idée et non dans le jeu de mots.

On a tort de dire d'un chien : « Il ne lui manque que la parole. » Il serait moins parfait s'il l'avait ; à preuve, l'homme.

Nouvel avocat, nouveau procès. Nouveau savant, nouveau système. Nouveau médecin, nouvelles maladies. Nouvelle amie, nouveaux commérages.

En Floride, quand un jeune homme et une jeune fille se marient, c'est la coutume de tirer un coup de canon, — sans doute pour les prévenir que les hostilités commencent.

On est moins considéré pour ce que l'on est que pour ce que l'on a.

Livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Un poème de Mickiewicz : *Messire Thaddée*, par M. Léger. — Deux frères. *Nouvelle*, par M. A. Ribaux. — A travers le Caucase. Notes et impressions d'un botaniste, par M. E. Levier. — L'Université de Lausanne, par M. H. Warnery. — Récits hollandais. Le péché de Joost Avelingh, par M. Paul Gervais. — Le mouvement littéraire en Italie, par M. E. Rod. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau : Grand-St-Jean, 2, Lausanne.

L. MONNET.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIÖ, constructeur, à LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,—. — Canton de Fribourg à fr. 27,—. — Communes fribourgeoises 3 % différée à fr. 48,—. — Canton de Genève 3 % à fr. 100,50. De Serbie 3 % à fr. 87,—. — Bari, à fr. 67,—. — Barletta, à fr. 44,50. — Milan 1861, à fr. 43,—. — Milan 1866, à fr. 12,75. — Venise, à fr. 26,—. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 100,50. Port à la charge de l'acheteur.

J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud.

4, rue Pépinet, LAUSANNE

Succursale à Lutry. — Téléphone.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.